

Le pantalon ivre

J'aimais les peintures idiotes...
Rimbaud

Editions QazaQ

ISBN : 978-2-492483-20-2

J'ai 20 ans, ici, dans le blanc dans la page, c'est ma tête. La sienne est rousse. D'un roux qui querelle les apparences, il deviendra jaune. Elle me donne son mail. Pas son tel.

Vous êtes restée silencieuse. Comme je le craignais. D'autant que demander *comment ?* n'ouvre pas à la confiance. *Qui ?* non plus, d'ailleurs *qui ?* aurait été ma deuxième question. Un homme ? Une femme ? Plusieurs hommes ? Plusieurs femmes ?

Sinon je vous imagine souffrante. Alitée. Je vois... le drap... vous...

dans l'accueil de votre cul
je ne me fie qu'à ma main
qui porte le thermomètre
jusqu'à votre ouverture

finement couchée sur le drap
vous jouissez de votre température
bien prise un peu partout
comme au sortir de l'anneau

vous feignez la maladie
« Foutez là ! Mettez-y votre remède ! J'ai mal ! »
potions liqueurs et sirops
ferments de vos jouissances
qui montent jusqu'à vos yeux
et en ressortent vainqueurs

je prends votre route
armé d'un clystère si démon
que je rentre tout
par la trompette arrière
là où est l'éclat

vous finissez avec moi
vaincue
et plusieurs fois
par de fortes évacuations

« J'ai vraiment (aimé) la maladie toubib ! »
sont vos derniers mots

de part et d'autre
 Sa main respire le geste de la prostitution
 que d'enfant ou rusé ou blent



au ~~de~~ la première perfume

de la plaine liquide

mente
 fendre
 cette vague du vêtement
 l'élégant passage



chère d'oree sans
 lorsque lui eueilles
 le vannier du monde
 l'esprit des paradis

mentiras - tu j'aimais
 l'inconstante sabbatie des amants sans feuille
 (le tourment des nuissains les romanes légères)
 vole l'éphémère papillon des yeux

Il faut la face de l'abandon pour que se laisse voir la plus absolue liberté. Mon premier film (j'avais votre âge, 20 ans) ne disait pas autre chose.

La femme, dont j'étais amoureux et avec qui je vivais, y jouait le rôle d'une femme qui se laisse voir.

Au-delà de la tendre naïveté qui enveloppait chacune de mes images et les troublait précisément de par leur innocence, la beauté de mon amoureuse nue se masturbant sur la scène fut le pourquoi de mon film. J'avais souhaité qu'elle se caressât sur l'air qu'il y a dans la *Passion selon saint Matthieu* de Bach : *Blute nur, du liebes Herz*. Mélodie que j'avais choisie parce qu'elle préfigure la forme préférée de la musique post-classique, c'est-à-dire la phrase de huit mesures, dans laquelle une figure est répétée, puis suivent deux variations de cette figure et, de nouveau, elle est répétée. Répétitions qui annoncent la musique dodécaphonique qu'on peut résumer par cette phrase de Kierkegaard qui m'est chère : « La répétition, voilà la réalité et le sérieux de la vie. »

Le cinéma, c'est une chose très simple : c'est quand la caméra tourne, a dit Jean Eustache. Aujourd'hui c'est mon cœur qui tourne. Oui, vous voyez comme tout pourrait être simple.

Je parcours un sentier caché
Ici-bas dans ta forêt pubienne
Où je sens tes dessous tachés
Par ton humide toison, vilaine !

Plus haut, je touche aux bonnets, berceaux
De tes lourds tétons roses
Pendant que murmure le ruisseau
Que j'ai fait naître pendant la chose

Mes doigts toujours voletant
Titillent ton eau qui chantonne
Puis se faufilent vers ton séant
Encore prisonnier sous la cretonne

Enfin je pénètre ta fente
Ta culotte mise de côté
Pendant que ton cul est dans l'attente
Que je passe de l'autre côté

Quand sous les bois de châtaigniers
Je m'en allais baiser des culs
Abrisés sous des rameaux feuillus
De doux parfums tout imprégnés

Grands arbres qui nous épargnaient
Les ardeurs du soleil, bite nue
Je bandais comme un fondu
D'amour que je voulais enseigner

Et je chantais en perdant ma semence
Tout en oubliant ma souffrance
Des jours où mon sexe pleurait

Sur ces culs qui n'étaient que songes
Guidés par ma main ailée

Le jour vient de paraître : Nue ! Éblouissement
Comme un flot de foutre d'enivrante lumière
Mon sexe se levant et dès l'heure première
Inondant de désir l'immense firmament

Les étoiles folles ont fui discrètement
Et la bandaison s'éveille à l'aube printanière
Puis vers toi nue une lente prière
S'élève en un soupir et doux gazouillement

Et ton cœur beau minou s'ouvre enfin sur ma pine
Et du haut d'icelle les grandes voix câlines
Des reins font entendre un glapisement d'amour

Une immense baise nous unit créatures
Nos culs qui ruissellent vont saluer le jour
Et l'auguste réveil de toute la nature



Allons turlupiner gourgandine
Entrer dans ta mousse féconde
Mon membre gras bien immonde
Te donneras à perdre de la cyprine

Bientôt chevauchant en pays conquis
Courant de ta chatte à ton cul
Jouissant perfide écumant du vit
Par tes trois ouvertures foutues

Puis te glissant un clystère
Dans les mille plis du fion
Aux odeurs suaves de terre

Vite plein de liqueurs infâmes
Et brûlant comme un lampion
Plein de suées atroces ô mon âme !



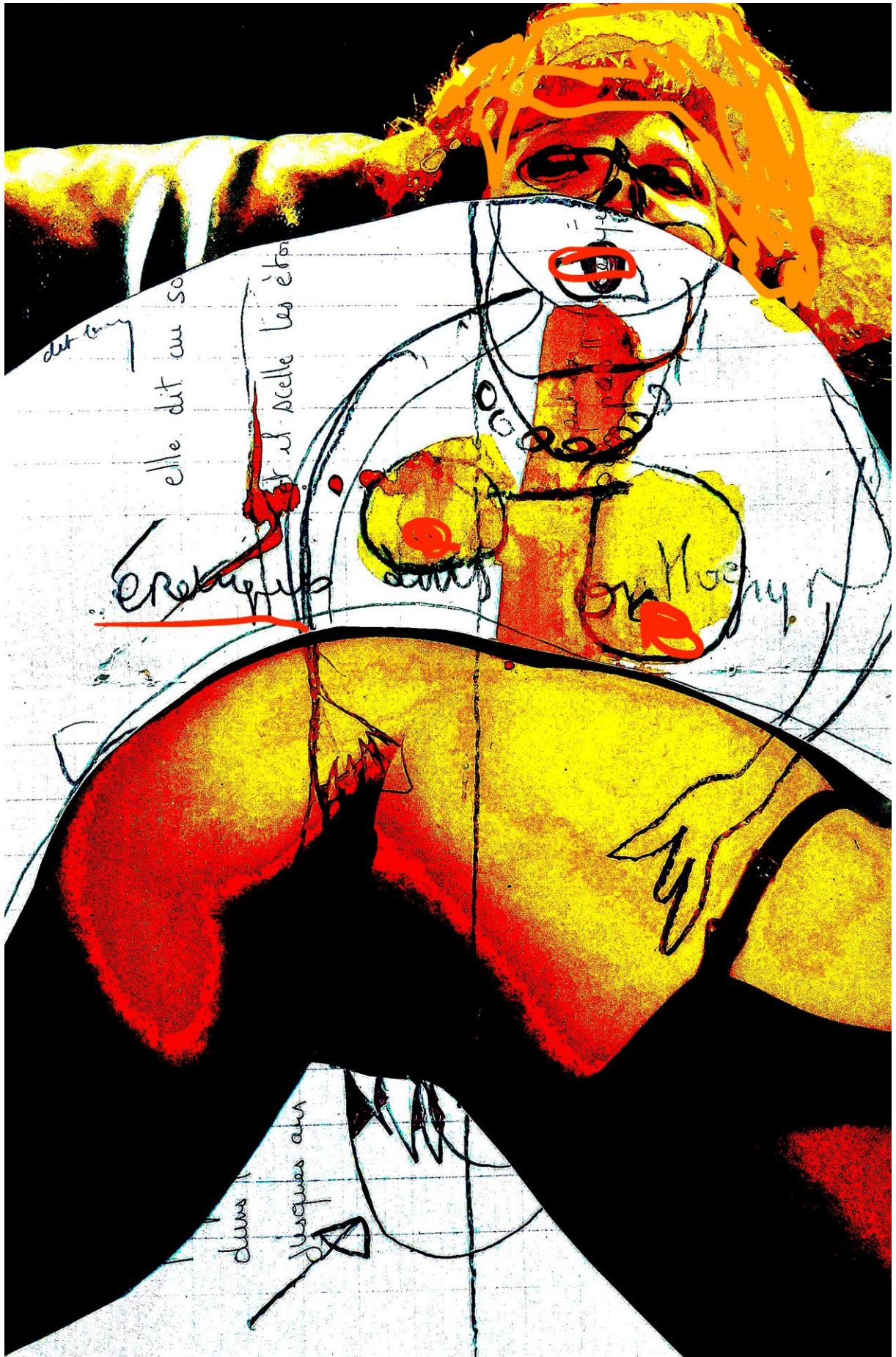
!

je te trouve de plus en plus jolie
ta moule m'a su charmer
et je suis prêt à me branler
à la folie

ton amour pour moi serait né ?
t'aurais-je donc si bien causé ?
à me lire ton cul belle endiablée
s'est enflammé !

je vais te photographier mon vit
dont je vois déjà le désir ouf
mêlant son miam à ma soif
inassouvie

allez c'est l'heure d'aimer
branler ma tige mon cœur
coller sur tes lèvres ma fleur
que bientôt tu viendras sucer



dit tout

elle dit au so

et il scelle les éton

~~Erreurs~~

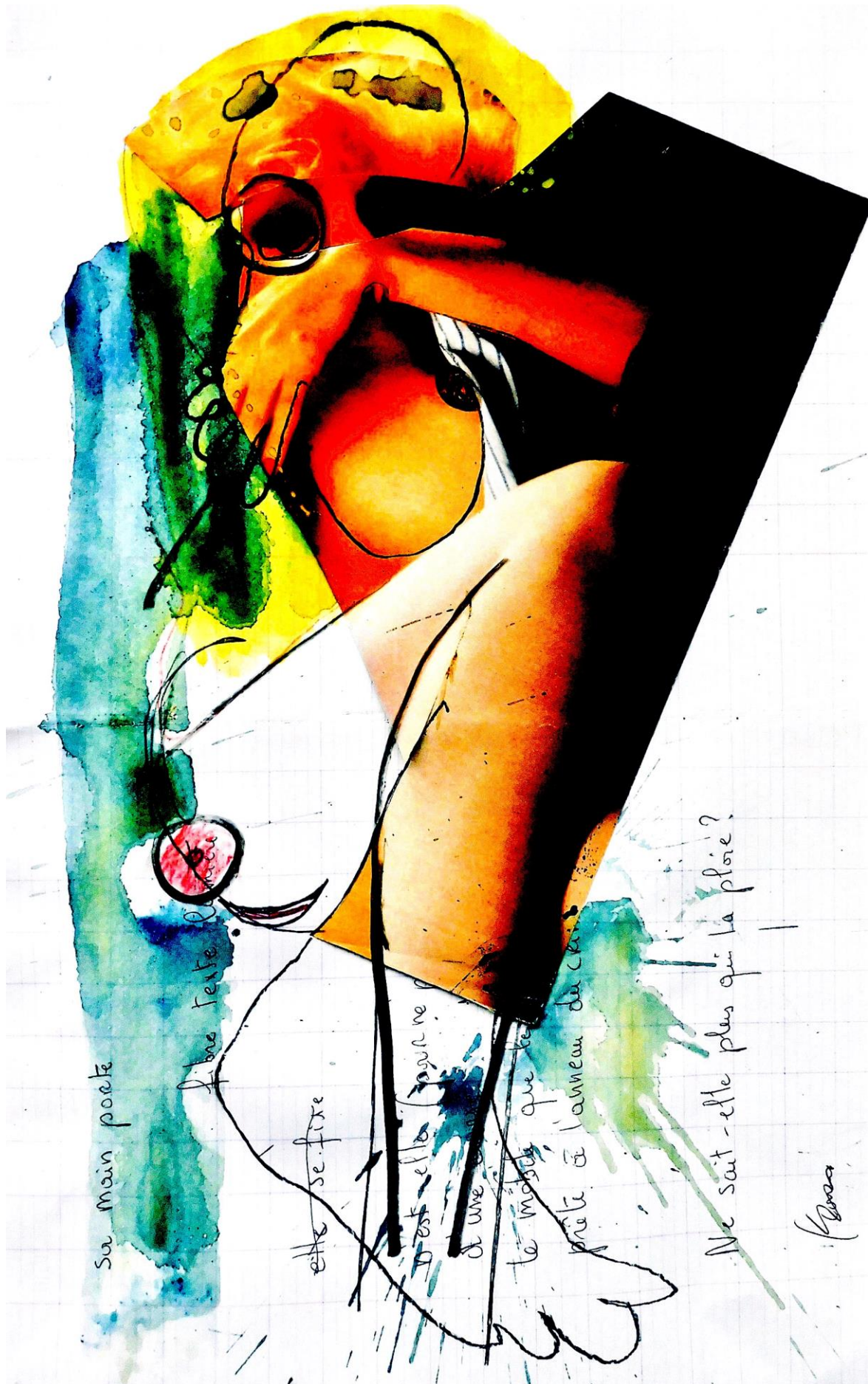
avec

on l'a en y r

deux

jusqu'aux

À la fenêtre
Mon sexe brille
Le tien scintille
Plus que les cieux
Un mot d'amour
C'est le présage
D'un grand beau jour
Viens
Viens
Viens que j'enveloppe
De mes baisers
Ton cul géant
Où tout murmure



sa main porte

à son geste l'usage

elle se fixe

c'est elle pour ne p

d'une

le mobile que te

prête à l'anneau du cer

Ne sait-elle plus qui la plore?

E. B...

je souffle la démesure
dans ta bouche minuscule
qui reste ouverte
lèvres écartées.
Tu frémis !
La **Chose** est énorme,
amère liqueur
terre brûlée !
elle répand lyre et liesse
jusqu'à satiété
pillant au plus profond de toi
exultant le luxe de ma monstruosité
forçant barrières et chairs délicates
terrifiant comme une trombe
elle écarterait même le ciel !
Tressaille, je suis l'opulent !
Et toi mon butin
où je pâture sans frein !
Là pour te razzier
piller dévêtue
verge lourde viande en toi
ta gorge bien trop étroite
sente si fine
comme morceau de roi !
Tremble !
je viens
je vais
je te...
Je suis la bête de la terre

les fruits sont à terre
tombés dans le jardin

pluie douce pivoine
au soleil du midi

éclaircie sur mon visage

les yeux plissés
au bout d'une cerise

c'est le sein de Vivelle
qui dort torse nu

contre ses hanches
un long iris mauve qui bat
au vent léger c'est le début
de l'après-midi déjà

tout s'est décidé très vite

tandis que pour soutenir le ciel
plusieurs oiseaux juchés sur le fil
des branches du cerisier
des merles noirs au sifflet de trille
vols parmi les pivoines blanches
moineaux buvant l'eau qui sèche
dans les mares minuscules
laissées par la pluie

elle s'est réveillée les yeux noirs
à son poignet un bijou qui brille
un bracelet de cornaline ?

ses cheveux sont cachés par un turban
jaune aussi son short au soleil
il n'y a plus d'ombre
à l'endroit de mon cœur
je marche la bouche muette
mais décidé et luisant

le jardin disparaît

à ses pieds nus ambrés sous ma main
parmi les feux épars qui m'assaillent

en conf tene mesilet quand même pas un
voisine si va n'au qu' la bsa i avec la
bonne si la voisine p'p'p' que vous la regardent
se déshabiller sous les yeux de la fenêtre

Rimbaud

Comme

œi

plumage signifie mires
ou gresif de opia lustre

j'y vois scellés nos
ou tu me disais à dire

ou

Dieu



Portnoy

I rouge comme mon pantalon Ivre !